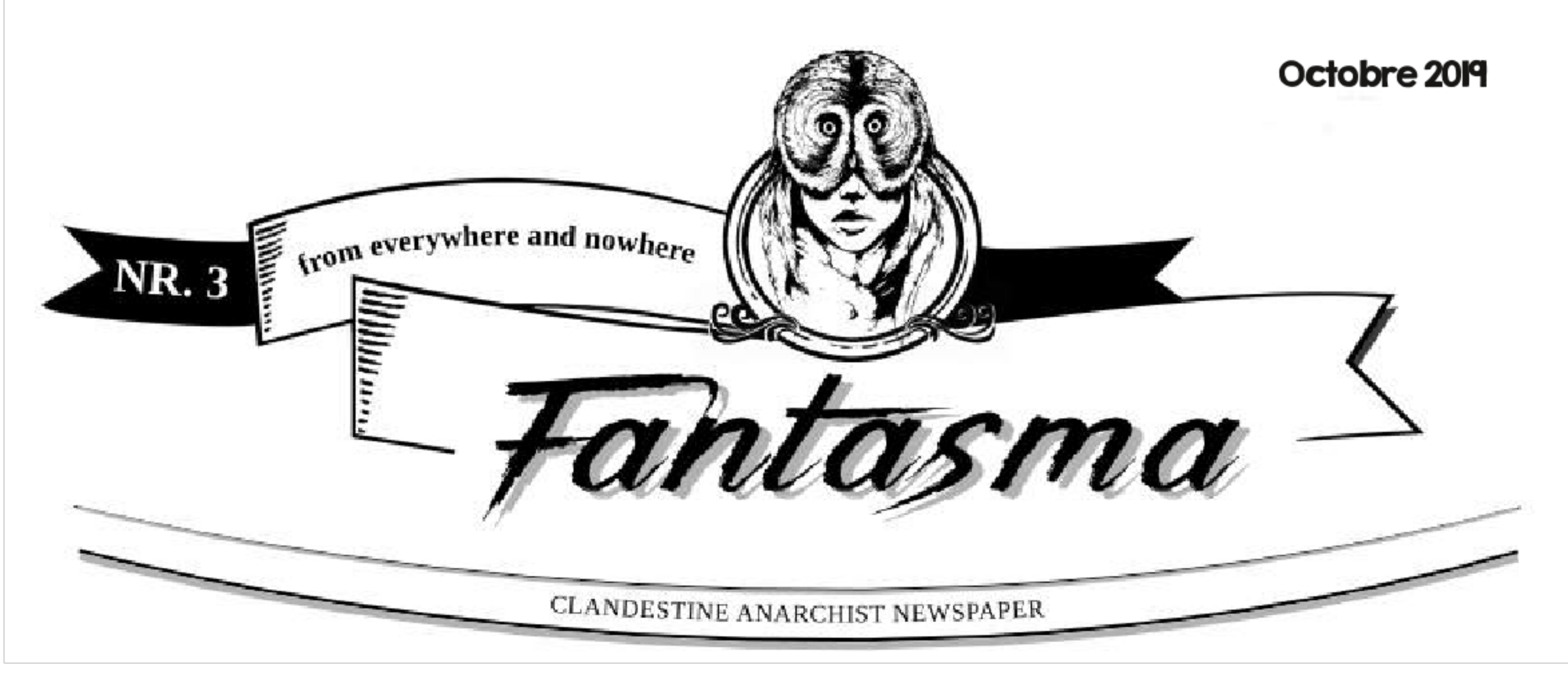


LE TOURBILLON DE LA CHUTE D'EAU

ÉDITORIAL

Des semaines ont passé. De nombreuses étapes ont éclairé mon chemin. Là où aucune autre liane ne m'avait guidé.e jusqu'à l'abri. Seulement mes deux pieds. Ils m'avaient porté.e, m'avait indiqué les vastes étendues vers des rochers, des canyons et des grottes. Beaucoup auraient grimpé, plein.es d'audace, auraient jeté en bas leur regard aiguisé, ou auraient couru dans le noir caverneux avec une curiosité enfantine. Du coin de l'œil, j'avais remarqué l'environnement changeant, mais j'avais choisi de l'ignorer. Audace, vue aiguisée, curiosité enfantine, ce n'était pas le moment. Mais maintenant je suis debout ici, devant une gigantesque chute d'eau dont le tourbillon est capable d'entraîner tout et tout le monde dans les profondeurs. Je fais une pause, regardant l'écume fascinante, écoutant le son de l'eau qui tombe. C'est beau mais ça apporte aussi la mort.

Ça fait du bien de voir que ce projet de journal n'est pas enterré. La solitude, la tourmente et des milliers de difficultés avaient laissé cette liane pour presque morte, et avec elle un lien entre les *visibles* et les *invisibles*. Mais ce n'est pas de cette manière que ce projet devrait se terminer. Pas sans qu'on nous ait forcé la main !

En retraçant le chemin de nos propres intentions, nous avons reconnu une fois encore que nous ne sommes pas capables de tenir nos promesses. Dans l'édito du second numéro nous écrivions : « Mais comment pouvons-nous intervenir socialement ? Pour nous placer, de manière offensive, aux côtés des opprimé.es et clamer explicitement nos idées sur la liberté, sans nous livrer nous-mêmes à l'ennemi sur un plateau d'argent ? Ces sont ces questions qui nous préoccupent, comme, il nous semble, beaucoup d'autres personnes dans des situations similaires. Nous aimerions les creuser plus profondément dans les prochains numéros. »

Ces mêmes questions nous animent toujours. Mais des circonstances extérieures, des conflits internes et l'interaction de ces deux facteurs au cours des derniers mois nous ont empêché d'approfondir ce sujet et de chercher des réponses. Néanmoins, il y a beaucoup à dire, à raconter et à partager. Au mépris des attentes non satisfaites, tout bien considéré, nous trouvons important de publier un troisième numéro de *Fantasma*. Pour renforcer de nouveau les liens de complicité, en recherchant de nouveau à nous exprimer publiquement et pour lutter de nouveau avec vous coude à coude. Bien que clandestinement.

Un peu affaiblis, mais pas vaincus, nous nous remémorons une période difficile qui nous a permis de nous éveiller à une chose : même si le rugissement déchirant de la chute d'eau tente de s'emparer de notre attention ; même si le vortex blanc est si tentant ; même si l'attrait du tourbillon est capable de nous arracher à la rive, nous ne nous éclabousserons plus jamais avec la mort. Pas tant que nous sentons la vie en nous. Pas tant que nous sommes anarchistes.

Nous espérons recevoir des contributions, des suggestions, mais aussi des critiques à l'adresse ci-dessous. Nous apprécierons aussi qu'il y ait des traductions (que vous pouvez aussi envoyer par mail pour qu'elles soient publiées) :
fantasmamagazine@riseup.net
Pour contribuer à la traduction en français (nous n'avons traduit que le dernier numéro, il en reste deux autres, sans parler des prochains !) :
fantasma-fr@riseup.net
(utilisez le navigateur TOR pour votre sécurité)

tous les numéros et articles sur fantasmamagazine.noblogs.org

D'UN CAILLOU SAUTEUR À UN ÉBOULEMENT

Les questions suivantes ont été envoyées aux éditeur.ices de Fantasma. L'un.e des individu.es du projet y a répondu personnellement.

Vous menez une existence clandestine depuis quelques années. Que pensez-vous de cette décision maintenant ?

Quand je repense à ces quelques dernières années, je peux dire allégrement que la décision de rentrer en clandestinité était la bonne. La vie que j'ai préservée en dehors de la prison m'a apporté un grand nombre d'expériences extraordinaires. Si l'on imagine le temps comme une ligne droite, son propre mouvement personnel dans cette situation s'entre-croise avec cette ligne droite comme un dessin d'enfant. Il y a des moments où on a la sensation d'être capable de toucher sa propre liberté, sa propre richesse d'idées et de se connecter à ses propres possibilités d'action. Les moments où l'on se sent présent.e dans sa vie et capable d'y prendre une part active sont les plus précieuses sources d'énergie. Sans ces sources, une "existence en cachette" serait impossible. Il est donc essentiel de les préserver d'une manière ou d'une autre, puisque, en général, les jours sombres ne tardent pas. Et lorsqu'ils sont là, on a juste envie de tout laisser tomber, de s'échapper de cette nouvelle servitude. Ne rien souhaiter d'autre que d'avoir autour de soi toutes les personnes familières et proches du passé. Être enfin soi-même. Bien que ce soit impossible (sauf si on prend le risque de revenir), cela peut arriver de se prendre en flagrant délit de vouloir être identique à tou.tes les autres - simplement pour être «normal», avec tous ses besoins. S'intégrer dans le jeu gris d'un monde marchand standardisé, avec tou.tes ses participant.es gris.es. Sans les sources préservées de soif de vie, la gravité de cette folie grise m'aurait probablement submergé.e depuis longtemps, et certaines directions n'auraient jamais commencé à exister.

Qu'est-ce qui a été le plus douloureux au début de votre existence clandestine ?

On pourrait penser que la chose la plus pénible dans cette situation doit sûrement être la privation de tout ce qui est aimé et apprécié. Dans mon cas, ce n'était pas la douleur consciente de cette privation, mais la couche inconsciente qui s'était activée. Chaque nuit, je faisais des cauchemars sauvages qui partaient toujours du contexte dans lequel j'étais en cavale et donc en position de faiblesse. Je me souviens avoir rêvé une fois que la police m'arrêtait dans un supermarché et me forçait à choisir : soit je me livrais à eux, soit illes allaient emprisonner un bon camarade pendant longtemps parce qu'il avait déjà volé à cet endroit. Pendant longtemps, je ne savais pas vraiment ce qui allait se passer et comment ma vie était sur le point de passer d'un caillou sauteur à un rocher en chute. À ce moment-là, ma couche inconsciente avait déjà quelques longueurs d'avance et cela me stressait beaucoup de me coucher le soir sachant que je devais renoncer au contrôle de mon envie de lutter contre ma situation.

Qu'est-ce qui était chargé émotionnellement dans la phase précédant la décision ?

Au début de mon évasion, tout marchait au ralenti malgré les changements constants de lieux, de personnes et de conversations. Le temps s'écoulait au goutte à goutte et, par exemple, un séjour de trois jours au même endroit me semblait durer des siècles. Cela peut sembler paradoxal mais le fait de vivre au jour le jour à cette époque a fait que je ne pouvais pas et ne voulais pas me tracasser au sujet de mon avenir. J'appréciais simplement chaque conversation, chaque rayon de soleil et chaque bon café en liberté. Le mécanisme de répression a été pleinement activé en moi, et maintenant, quand j'y repense, [je dirais que] je pouvais difficilement prendre une décision concrète. Cela signifiait à l'époque que ce n'était pas une décision consciente de ma part d'entrer en clandestinité, mais plutôt une volatilisation effective dans les airs. La décision de mettre en œuvre cette méthode systématique et orientée vers l'avenir s'est construite avec le temps et avec un examen conséquent du sujet. Peut-être que l'un des principaux indicateurs pour réellement passer à cette étape a été la préservation de ma liberté personnelle. Ma situation m'a permis de laisser toutes les possibilités ouvertes et de découvrir si une vie clandestine serait vivable pour moi. Contrairement à « l'option prison », qui laisse moins d'ouvertures et est beaucoup plus définitive.

Y a-t-il eu des aspects émotionnels qui ne sont apparus au premier plan qu'après un certain temps, parce qu'ils n'ont probablement pas eu leur place lors de la première phase, peut-être intense ?

La clandestinité signifie changer - à l'intérieur comme à l'extérieur. Surtout au début, ce changement touche tout. On est à la merci de ce changement. J'ai appris peu à peu à gérer le changement comme un aspect constant de ma vie. Mais il y a aussi des périodes calmes. Et dans ces moments, j'avais et j'ai la capacité de réfléchir, d'être clair et de mieux comprendre mon moi émotionnel. Mais comme je l'ai mentionné avant, ma situation n'est pas solide, elle ne se stabilise pas, même si elle semble le faire parfois. Le fait de devoir quitter des lieux et des personnes redevenues familières fait partie du jeu. Et comme cela, les problèmes émotionnels s'accumulent constamment, et je dois trouver un moyen de les gérer – également dans l'avenir. Je pense que dans cette situation, si on ne franchit pas le pas de prendre de la distance vis-à-vis des premiers manques importants, il ne faudra pas longtemps pour rompre avec ceux [être rompu par ?] qui attendent dans la clandestinité. Sans oublier le travail consistant à garder en permanence secret son propre ego et le travail épuisant d'établir un nouveau profil plausible qui doit être joué de manière convaincante.

Dans le deuxième numéro du journal, vous parlez de la santé physique dans la clandestinité. Que manque-t-il en matière de soutien émotionnel ?

Il y a mille façons de vivre clandestinement et autant de possibilités et d'expériences pour recevoir ou apporter un soutien. Ainsi, le soutien émotionnel dépend du lieu et du mode de vie de la personne touchée, des besoins de cette personne et de l'existence d'autres personnes qui se sont engagées à répondre à ces besoins. A titre personnel, je n'ai pas l'expérience réelle de la difficulté

d'obtenir un soutien émotionnel par des voies officielles comme la thérapie ou ce genre de choses. Une possibilité d'éviter une réhabilitation émotionnelle par la parole (si l'on ne veut pas prendre le risque de se rendre soi-même par le biais de choses dites) est de s'ouvrir au vaste champ de l'auto-examen corporel comme le yoga, le taï-chi ou tout autre art martial. Des thérapies corporelles telles que l'ostéopathie, le cranio-sacral, etc. peuvent avoir un impact positif sur la psyché (la question de savoir comment éviter les voies officielles reste en suspens car la bureaucratie et la clandestinité sont assez contradictoires). Je pense que si dans une telle situation on veut garder son équilibre émotionnel sous contrôle plus longtemps, il est indispensable, tôt ou tard, de faire face à ces problèmes et de trouver une solution appropriée.

Est-il possible de reconstruire des relations profondes dans votre situation actuelle ? Pour trouver un soutien émotionnel chez des gens (de manière comparable à votre vie d'avant) ?

Comme j'en ai fait l'expérience, il n'est pas vraiment possible de reconstruire des relations aussi profondes que par le passé. D'une part, c'est parce qu'on ne partage pas un passé commun, avec tous ses hauts et ses bas, ses aventures et ses drames qui constituent encore l'essentiel d'une relation consistante. D'autre part, c'est aussi dû à soi-même, ça dépend de l'étendue des compétences sociales personnelles, de la capacité de les connecter avec le jeu permanent auquel on est contraint.e. Et c'est l'un des plus grands défis pour « réussir » socialement. Il faut en quelque sorte se débarrasser du dégoût qui accompagne ce jeu et pouvoir s'y référer positivement. Ce n'est que lorsque l'on commence à croire à ses propres histoires qu'elles apparaissent comme authentiques. Et l'authenticité est la clé pour se rattraper socialement. Je ne veux pas dire qu'il est impossible de reconstruire des relations aussi profondes que par le passé, mais il faut beaucoup de temps et de patience. Beaucoup !

Est-il possible de reconstruire des relations émotionnelles? Quelles sont les difficultés, quelles sont les méthodes pour y faire face ?

Si par relations émotionnelles vous entendez des attachements romantiques ou tout ce qui va dans cette direction, alors c'est comme tout le reste de la vie : c'est compliqué. Pour s'assurer de ne pas se jeter dans la gueule du loup, il est recommandé de garder ses propres idées subversives et tout ce qui y est lié en secret. Cependant, ce comportement a de lourdes conséquences. Parce que c'est un biais entre soi et l'autre personne et que cela crée une distance, peu importe l'effort qu'on met à l'éviter. Dans la plupart des cas, il ne va pas de soi que l'autre personne vient de naître ; c'est donc un jeu d'équilibre, un cocktail de justesse et de mensonge qu'il faut servir pour se protéger. Je suis conscient.e que cela doit sembler repoussant et odieux. Bien sûr, il y a des révolutionnaires en cavale qui rencontrent des personnes en qui illes ont confiance, ou sur des bases d'affinité. Et par conséquent, il devient possible de partager davantage avec eux. Mais une telle décision ne doit pas être prise précipitamment car elle pourrait être lourde de conséquences. Si l'on n'est pas (encore) prêt.e à franchir cette étape, il n'y a rien d'autre à faire que de s'occuper aussi intensément que possible du nouveau « je ». On peut alors commencer à le vivre activement : qu'est-ce que j'aime ? Quels sont mes loisirs ? Quelles choses "excitantes" sont arrivées dans mon passé ? Qu'est-ce que je déteste (malheureusement censuré !) ? La conséquence logique de cette situation est de commencer à oublier lentement qui on est vraiment et d'où on vient. Il faut donc trouver des moments pour faire une pause dans la réorganisation interne et ressentir de nouveau que ta véritable identité est toujours celle d'un.e individu.e révolutionnaire qui aspire à la subversion de l'existant.

Y a-t-il des aspects émotionnels positifs qui ont émergé avec le choix de la clandestinité ?

Ce qui pour moi a radicalement changé depuis lors, c'est l'augmentation de mes facultés sociales envers moi-même et les autres. Je ne dirai pas que j'irai maintenant de bar en bar pour faire connaissance avec de nouvelles personnes. Mais j'ai beaucoup plus à faire avec des gens que je ne rencontrerais pas dans une lutte sociale ou dans une zone de conflit, que je rencontre à travers d'autres aspects de la vie. Et comme illes ne me connaîtront jamais en tant qu'anarchiste (du moins pas de manière franche), il faut de la pratique pour toujours se référer à d'autres couches qui peuvent créer des associations signifiantes. Cela m'a amené.e à découvrir de nouvelles activités pour moi-même qui pourraient plus facilement créer des ponts avec les autres. Un autre point qui me semble important, mais qui est très ambivalent en même temps, c'est de savoir comment faire face à la perte. Parce que je reconnais que plus cette situation de clandestinité perdure, plus je suis endurci.e dans cette affaire. J'ai déjà dû renoncer ou laisser derrière moi tellement de choses dans ma vie qu'à ce niveau aussi s'est installé un certain degré de "routine". Je sais que cela ne suggère pas nécessairement une manière saine d'y faire face. Je suis néanmoins heureux.se de ne pas tomber à chaque fois dans un trou noir lorsque je dois quitter des lieux et des gens.

Quel rôle jouent dans votre vie actuelle vos compagnon.nes laissé.es derrière, ami.es et famille ? Que ressentez-vous lorsque vous pensez à eux ?

Jusqu'à présent, je ne parlais presque que de moi et je le faisais très consciemment. Parce que quand je pense à mes camarades, mes ami.es et mes parents, je deviens très triste. Bien qu'illes fassent tou.tes partie de moi et le seront pour toujours, illes ne sont plus physiquement présent.es dans ma vie et je ne le suis pas dans la leur. Et la pensée que beaucoup d'entre elleux sont attristé.es par mon absence ou même profondément choqué.es par elle rend la chose beaucoup plus lourde à supporter. Pour moi, en tant que personne se trouvant dans cette situation, la clandestinité est probablement moins épuisante et moins triste que pour tou.tes ces gens géniaux.les qui me manquent et qui s'inquiètent pour moi. Parce que l'imagination aime jouer des tours à l'esprit et peindre des images de solitude, de chagrin et d'impuissance dans le contexte de la clandestinité. Même moi je peux peindre une telle image quand je lis encore une fois qu'un.e révolutionnaire doit passer inaperçu.e. Ensuite, on reconnaît l'échec à tenter d'imaginer cette

situation, ce qui favorise des sentiments tels que la peur, le chagrin et la peine de cœur. Je voudrais aussi dire qu'au cours de ces dernières années se sont aussi développées des choses positives : j'ai l'impression que les gens parlent et écrivent plus au sujet de la clandestinité. De nombreux.ses camarades en cavale reçoivent les messages du monde entier et des références à leurs actions et à leurs contributions - que ce soit dans des articles, des communiqués, des émissions de radio, etc. Bien sûr, tout cela est également le travail fructueux de ces camarades qui ont été frappé.es par la répression en vertu de laquelle un ou plusieurs de leurs camarades ont dû disparaître dans les airs.

Quel type de soutien souhaiteriez-vous recevoir de celleux que vous laissez derrière vous, à quoi leur soutien émotionnel pourrait-il ressembler ?

La clandestinité signifie changer, ce qui signifie aussi brûler les ponts derrière soi. Cela signifie que la personne en clandestinité doit apprendre à garder tout pour elle ou à l'exprimer de manière très différente de celle qui, à un moment donné, signifiait pour elle le monde. La personne doit devenir invisible à cet égard. Et ce processus est très douloureux, car *seulement* penser à tou.tes celleux laissé.es derrière est trop peu. Cependant, les camarades qui peuvent conserver une certaine visibilité ont la possibilité de "maintenir en vie" les personnes en cavale, en les incluant dans les luttes, les débats et les expériences en cours et donc en créant une connexion mentale de solidarité. Bien sûr, cela ne doit pas toujours être le cas, il peut y avoir des cas où il peut être préférable de ne pas être explicitement partie prenante de certaines luttes. Mais pour moi, discuter de ces questions est déjà un acte de solidarité. En ce qui me concerne, je n'ai pas de vœu ouvert en relation avec le souci de "me garder en vie". Il y a eu une information publique sur la vague de répression locale et elle a donné lieu à des articles et des brochures qui font référence à ce qui s'est passé. Peu de temps après, la situation a commencé à être discutée un peu partout et les salutations et les encouragements par des actions directes ne se sont pas estompé.es. Ces manifestations de solidarité me donnent la force et le sentiment d'être en contact avec des gens que je n'ai jamais vu.es et que je ne rencontrerai probablement jamais. Un autre point concret est le soutien constant que des camarades apportent aux membres de la famille. Parce que la plupart du temps, illes sont assez seul.es avec cette situation de merde qui ne devient pas plus facile à gérer compte tenu de la pression qu'illes reçoivent des flics.

Quelles sont les petites choses de votre vie quotidienne qui vous soutiennent émotionnellement et qu'est-ce qui vous soutient sur le long terme?

Il a toujours été important pour moi de développer mes propres projets et de leur accorder toute mon attention. Après le changement radical de ma situation, il est certain que tous les projets antérieurs sont partis en fumée et ont laissé un vide. Et cela m'a pris énormément de temps pour combler à nouveau ce vide. Cela peut paraître banal, mais j'avais besoin de comprendre vraiment le sens du dicton « ne dis jamais jamais » et d'essayer de nouvelles choses que je n'aurais jamais imaginé faire auparavant. À travers cette évolution personnelle, j'ai découvert de nouvelles passions et possibilités d'agir pour moi-même, et de le faire encore. Il est donc arrivé que ma vie quotidienne se forme maintenant par elle-même et que je trouve à peine le temps d'accomplir tout ce que je veux faire. Je pense que ma vie quotidienne et le développement de mes propres projets sont ma dose quotidienne de motivation, aussi petite et modeste soit-elle. Bien que, si je dézoome de ma vie quotidienne et me pose des questions plus fondamentales, comme celle de savoir ce qui me soutient et me donne de la force, la réponse est claire : ce sont toutes les personnes extraordinaires à la maison qui me soutiennent mentalement ainsi que toutes les autres personnes que j'ai rencontrées au cours de mon voyage et qui m'ont montré leur solidarité inconditionnelle.

Avez-vous eu l'occasion de continuer à vous battre contre des problèmes que vous aviez déjà affrontés avant d'entrer en clandestinité ?

Il y a toujours des possibilités de combattre quelle que soit la situation. La question est donc de savoir si, quand et comment on les réalise. Dans ma situation, je dois aussi faire face aux questions de savoir si et dans quelle mesure je suis prêt.e à prendre le risque de renoncer à mon *invisibilité* par des actes concrets contre le pouvoir. Et cet examen n'est pas une question de oui ou de non, mais un processus qui maintient une tension dans les deux sens.

Y a-t-il d'autres / nouveaux combats que vous pouvez mener activement en clandestinité ?

Pour des raisons liées à la sécurité, je ne peux pas vous donner de réponse concrète à cette question. Mais je suis solidaire des nombreuses initiatives et interventions et j'espère que celles-ci se transformeront en moments insurrectionnels dans un avenir proche pour acquérir de nouvelles expériences et connaissances. Parce que je pense que ce n'est que par l'interaction entre la théorie et la pratique insurrectionnelles qu'il est possible de développer une perspective anti-autoritaire.

Comment avez-vous développé des liens avec vos anciens combats et engagements locaux après votre entrée en clandestinité? Vous sentiez-vous toujours lié.es à eux et comment vous en êtes sorti.e ?

Au début, je ressentais un besoin impérieux de continuer à contribuer à la conception et à la promotion de tous les projets et de toutes les initiatives dans lesquel.les j'étais actif.ve. Donc, j'étais toujours fortement engagé.e dans mon ancien contexte et j'ai envisagé de nouvelles possibilités d'intervention. Mais au fil du temps, j'ai réalisé que je regardais les développements locaux comme une personne étrangère et avec une vision beaucoup plus sobre. La direction qu'ils prenaient m'aurait bien contrarié.e si j'avais été présent.e. Je ne peux pas dire si cela impliquait la stabilité ou l'apathie. Peut-être quelque chose au milieu. En tout cas, je suis heureux.se de dire maintenant que ce processus d'aliénation ne s'est pas aggravé au fil des années - et cela est sans doute dû à la forte solidarité que je ressens de partout. Je suis donc très reconnaissant.e de pouvoir dire avec tout mon cœur que je prends toujours une part active à un débat anti-autoritaire avec une perspective de révolution sociale.

SALUTATIONS CLANDESTINES
date : un jour

Salutations à tou.tes les lanceur.ses de pierres, apprenti.es chimistes, touristes émeutier.es, antifa, poseur.ses de bombes et théoricien.nes. En tant que combattant.es pour un autre monde, vous pourriez être confronté.es à la même situation que moi et vous devrez peut-être entrer en clandestinité.

Les flics ont attrapé mes ami.es et les ont placé.es en détention sur la base d'accusations énormes. Par un heureux hasard, illes n'ont pas été en mesure de m'attraper, mais illes ont trouvé ma carte d'identité et ont commencé à me chercher. Ça s'est passé dans un autre État, j'ai donc dû traverser la frontière sans attendre que la situation se calme et je reste prudent.e, car nous ne savons pas à quel point illes me recherchent ni à quel point illes sont intéressé.es à m'arrêter. Dans mon cas, il s'agit d'une condition temporaire, alors qu'il y en a d'autres qui doivent rester caché.es pour le reste de leurs vies. C'est une décision et une situation qui ont de fortes répercussions sur les conditions de vie, en particulier sur l'idée de vie libre que nous désirons tant. Il m'a fallu quelques jours avant de réaliser que je suis aussi un.e prisonnier.e des États répressifs - mais ma prison ne se compose pas de barreaux comme ceux que mes camarades sont obligé.es de regarder dans leurs cellules tous les jours. Elle ressemble plutôt à la grande porte verrouillée de ma cachette qui empêche les bourreaux en uniforme d'entrer. Chaque fois que je pars, je cours le risque de me faire attraper et d'être emprisonné.e. Exister dans la clandestinité, c'est être enchaîné.e par des chaînes qui ne sont pas encore là. Ça a l'air merdique. Et ça l'est. Mais restez fort.es et ne vous laissez pas décourager. Il ne tient qu'à vous de permettre à ce type de répression de fonctionner. Vous pouvez utiliser les nuits sombres pour laisser derrière vous les murs et les portes de votre planque, pour brûler leurs forteresses carcérales, pour vous jouer de leurs murs, pour vous venger des exécutant.es de la répression et pour libérer les êtres humains et non-humains. Illes ont l'argent et le pouvoir, mais nous avons la nuit et le courage. Il se peut que le temps des manifestations et de l'expression publique de votre opinion soit écoulé une fois que vous êtes entré.e en clandestinité, mais ça permet à une nouvelle période de votre lutte révolutionnaire de commencer. Plus de piquets de grève ni de manifestes, commençons une ère d'action directe depuis la clandestinité ! Mais n'ayez pas honte si vous ne vous sentez pas capable de vous engager dans cette voie et si vous choisissez plutôt une nouvelle identité d'anonymat, cachée derrière une façade avenante. Si vous devenez un.e combattant.e des mots ou si votre destin va dans une direction complètement différente. Solidarité avec toutes les personnes brisées par la répression !

Trouvez votre moyen d'y faire face, cherchez de l'aide et vous la trouverez. Mais surtout : ne vous faites pas prendre !

Un.e anarchiste, caché.e et en colère
un jour, depuis une sorte de planque.

PS: n'oubliez pas : les flics sont des bâtards et illes sont vulnérables. Et voici comment vous pouvez faire preuve de solidarité avec moi. Agissez en solidarité avec moi et les autres réprimé.es et attaquez tout le système de répression. Laissez-les ressentir votre réprobation envers eux et le mode de vie prédominant : montrez-le à travers des vitres brisées, une tempête de pierres lors de la prochaine manif, des bombes de peinture, des attaques incendiaires ou tout autre type d'action que vous préférez.

MON SECRET

Il intronise tout. Il constitue la base de tout. C'est l'accord incompatible, involontairement signé et certifié par sa propre conscience. Il apparaît partout et à tout moment. Ça me protège. Ça m'aide. Cela me donne du temps. Il ouvre toute une palette de possibilités. Il garantit ma liberté de mouvement. Quand je regarde cet immense catalogue d'arguments en sa faveur, je me demande pourquoi je ne suis pas en mesure d'apprendre à apprécier *mon secret* et le mensonge qui en découle. Pourquoi je me sens mal, malgré l'existence de raisons de sécurité, de servir un conte de fées à toutes ces personnes honnêtes et ouvertes d'esprit que je rencontre ? Ce n'est probablement pas à cause du mensonge mais plutôt de la dissimulation de ma propre personne, du filtrage constant de mes propres pensées et de l'adaptation simulée de ma propre boussole éthique à celle de la société majoritaire. Renoncer à des maximes comme l'honnêteté, l'ouverture ou la confiance a un fort impact sur les nouvelles relations sociales. Je sens en moi une ligne qui me dit "jusqu'ici, mais pas plus loin". Je reste donc, malgré de nouvelles relations sociales, seul·e après tout.

Au fil des ans, j'ai réalisé que le sentiment de solitude, l'être intérieur seul, était le défi le plus difficile dans la clandestinité. Parce que ce n'est pas un problème concret que je peux résoudre avec un peu d'efforts ou des idées intelligentes. Tant que je garderai *mon secret* et que je serai donc obligé·e de mentir à toutes ces personnes honnêtes et ouvertes d'esprit, ce sentiment persistera. Et plus ces sentiments sont cimentés, moins je peux créer de connexions, car j'ai déjà tracé la ligne. Je pense que tous celles et ceux qui ont vécu dans la clandestinité pendant un certain temps se sont tôt ou tard retrouvé.es à la croisée des chemins avec ce sentiment de solitude : ou bien le fuir et revenir avec toutes les conséquences ; ou bien poursuivre les traces de ce vide à l'intérieur de soi, et ainsi peut-être trouver des moyens de préserver la liberté extérieure de mouvement par l'indépendance intérieure. Les deux chemins sont douloureux et tout sauf faciles. Pour lequel opterai-je demain ? Cela aussi reste un secret.

LES AUTRES ET MOI

"L'enfer c'est les autres" ou "Huis clos" est le nom d'une célèbre pièce de Jean-Paul Sartre qui a fait sa première en 1944. Trois personnes se retrouvent en enfer où elles se préparent au pire. Mais la torture et les angoisses physiques attendues n'arrivent pas. Enfermé·es dans une pièce, ielles comprennent clairement que, par leurs désirs particuliers comme l'amour, le sexe ou l'appréciation, ielles deviennent intentionnellement leur propre bourreau. La solidarité disparaît de la peur et de la haine mutuelle car personne ne veut admettre que sa propre fausseté est respectivement son auto-illusion. Chacun·e est voué·e à torturer constamment les autres et à être torturé·e par elles et eux. Ielles ne peuvent pas rester éloigné·e s les un·es des autres ni s'en échapper. Ils ne sont même pas capables de s'entre-tuer. Et cela pour toujours : "*L'enfer c'est les autres*".

La pièce veut parler du fait que quand les relations sociales avec les autres sont malavisées ou faussées, il est logique que les autres deviennent un enfer. Sartre le souligne avec le symbolisme de la « mort ». Tant que nous sommes "mort·es", selon Sartre, en laissant nos vies être incrustées par nos habitudes, nos usages et nos opinions sur nous-mêmes, nous restons incapables de changer notre situation. Nous choisissons la servitude, qui se définit par l'opinion des autres sur nous-mêmes. Après cette pièce, Sartre s'est fait reprocher de prétendre que nos relations sociales avec les autres seraient complètement dépendantes et donc toujours empoisonnées.

" […] Si mes relations sont mauvaises, je me retrouve dans une dépendance totale des autres. Et puis je suis effectivement en enfer. Il y a pas mal de gens dans le monde qui vivent en enfer parce qu'ils dépendent trop des opinions des autres. Mais cela ne veut nullement dire que l'on ne peut pas avoir des relations différentes avec les autres. Cela ne fait que marquer la signification cruciale de tous les autres pour nous ", dit Sartre.

Depuis quelque temps, je vis une vie sur une route secondaire à l'autoroute sociétale. Néanmoins, je me précipite avec tou·tes les autres participant·es vers le coucher du soleil, ou l'apocalypse, selon la façon dont on veut le voir. Je m'y lance mais je ne reconnais personne. Ce sont des étranger·es pour moi, les autres. Je les écoute mais je ne comprends pas leurs mots même si je parle leur langue. Ce sont des étranger·es pour moi, les autres. Et pourtant je ne suis pas libre, pas indépendant·e de leur opinion sur moi, bien au contraire. Il y a des jours où je vis une vie morte. Les autres me laissent sous la pluie, me laissent tomber, ne répondent pas à mes envies, regardent à travers moi. Triste, en moi je les blâme et les condamne à cause de leur opinion sur moi. Mauvaises relations, dépendance totale. Mais qu'est-ce que j'attends d'elles et eux? Je ne suis qu'un·e visiteur·euse sur leur autoroute après tout, soudainement accroché·e sans l'équipement nécessaire pour suivre le rythme. Ces jours-là, je m'assois bien au-dessus des nuages et de l'enfer que sont les autres.

D'autres jours, je peux sentir le sol sous mes pieds et l'idée du paradis et de l'enfer s'évaporent. Je peux voir de nouveau clairement. Me voici, il y a les autres et on interagit. Une fois actif·ve, une fois passif·ve, mais vivant·e, même sur et à côté d'une autoroute stérile. Mais ne vous inquiétez pas, malgré ma longue "absence", je n'ai pas oublié que l'autoroute devait disparaître. Qu'il n'y a qu'une rupture qui peut permettre la découverte d'un espace d'expérimentation réciproque des relations libres par des individu·es libres. Essayez, échouez, apprenez, grandissez, oubliez, souvenez-vous et essayez à nouveau. C'est la lutte pour la liberté, pour la liberté même.

Je terminerai par une autre citation du (même) philosophe qui a pris conscience, dans le texte "L'existentialisme est un humanisme" de 1946, de ce que, entre autres, l'anarchiste Erich Mühsam avait déjà propagé 14 ans auparavant : "Nous voulons la liberté pour la liberté elle-même et dans chaque circonstance particulière. Et comme nous voulons la liberté, nous découvrons qu'elle dépend bel et bien de la liberté des autres. Bien sûr, par définition, la liberté d'une personne ne dépend pas des autres, mais dès qu'on est est engagés [avec/auprès d'autres], on devient susceptible de vouloir la liberté pour soi et pour les autres simultanément. Je ne peux donc pas viser ma liberté si je ne la vise pas en même temps pour les autres "

INCOGNITO
"EXPÉRIENCES HORS-LA-LOI"

Les extraits suivants de l'article "Expériences hors-la-loi" du livre "Incognito - Des expériences qui défient l'identification" publié la première fois en 2003 (en italien,puis traduite en plusieurs langues). Ce livre est composé de différents articles écrits pour la plupart par des anarchistes, qui se réfèrent à leurs expériences vécues. Ce sont des récits d'expériences personnelles, des suggestions, ainsi que des considérations pratiques et théoriques qui entraînent les lecteur-ices dans différentes aventures - douloureuses mais donnant aussi de la force - et donnent un aperçu des conditions de vie de celles et ceux qui devaient devenir "inexistant-es" à cause des persécutions judiciaires. Les deux courts extraits qui suivent décrivent l'expérience d'une situation extrême vécue par une personne en cavale, choisis car cette expérience précise a été pour la personne un moment clé pour sa compréhension plus profonde de sa période passée en clandestinité.

Je m'étais perdu dans une forêt. En essayant de retrouver mon chemin, je suis tombé dans un ravin. Heureusement, le sac que je portais m'a empêché de me briser le dos. Malgré cela, à cause de la douleur, je suis resté bloqué dans le lit d'un torrent à sec pendant une nuit et un jour.Très vite, je me suis retrouvé sans eau ni

nourriture ; après avoir essayé pendant plusieurs jours de grimper pour trouver un moyen de m'orienter, et après une nuit passée sous la pluie,j'ai commencé à ressentir au quatrième jour, en plus de la faim et de la fatigue, d'étranges vertiges intérieurs. À un moment, les différentes facettes de mon caractère ont commencé à discuter et à s'embrouiller entre elles, comme s'il s'agissait de personnes distinctes. Ces dialogues étaient si intenses qu'à chaque fois que je me réveillais après m'être assoupi, les jambes agrippées à un tronc pour éviter de tomber, je ne me rappelais plus si j'avais réellement rencontré quelqu'un ou si je n'avais fait que rêver. Parmi ces différentes voix, deux revenaient plus souvent: celle du pessimiste, et celle de l'optimiste. La première s'acharnait contre l'ingéniosité maladroite de la seconde, avec des arguments que je n'oublierai jamais. L'affrontement portait surtout sur le rapport entre la nature et l'homme. L'optimiste interprétait les formes de la forêt (certaines branches, certains passages entre les buissons) comme s'il s'agissait de *signes*, d'indications d'un chemin probable, et son cœur se réjouissait. Le pessimiste se moquait de lui, rassurant anthropomorphisme, conscient qu'une forêt ne donne de signe à personne – elle *existe*, tout simplement. Mais l'optimiste n'en démordait pas, et se construisait de petites figurines surnaturelles comme compagnons de route. Ce fut en glissant avec un pied, alors que j'étais sur un rocher surplombant un abîme de quelques centaines de mètres, que je me sentis être une « *fibre docile de l'univers* ». Je compris d'un coup que la liberté, souvent, n'est qu'une histoire... d'équilibre. Tant de désirs, tant de projets, tant de discours sur la puissance de l'individu qui transforme sa propre vie : quelques centimètres de plus avec mon pied, et tout était fini. De façon pathétique, je regrettais de ne rien pouvoir écrire au monde de mes semblables, à propos de ces fragiles frontières sur lesquelles je continuais d'avancer d'un pas hésitant. J'eus la conscience aiguë que la parole était un médicament (au double sens où l'entendaient les Grecs, à la fois remède et poison) qui nous tient à l'écart de cette altérité radicale qu'est la Nature. Contrairement à une certaine image pour magazine primitiviste illustré, la nature sauvage est un lieu terrifiant, parce qu'il est « muet» – c'est l'espace de la communion totale, et en même temps de la plus parfaite solitude. Même l'extrême solitude est un médicament puisque, à bien y regarder, elle est elle-même un rapport auquel les autres participent par leur absence. Étendu sur les pierres de ce torrent à sec, je me suis mis à penser aux phrases qu'auraient pu prononcer en de telle circonstances les compagnons que je connais, et j'ai ris d'un grand rire serein. Mes compagnons...

La parole comme médicament. Un des rapports les plus intenses avec la théorie, je l'ai expérimenté un soir où, n'ayant pas d'autre choix, j'ai allumé un feu avec un livre sur Hegel. Il est difficile de décrire mon hésitation à arracher ces pages, ainsi que mes pensées autour du feu, ou le jour nouveau sous lequel m'est apparue la dialectique hégélienne, détournée pour un usage si insolite. J'ai alors compris que ce n'était pas un hasard si Héraclite l'obscur voyait dans les flammes l'expression sensible du devenir de la réalité.

[…]

Sur les rochers dépouillés de toute végétation, là où les aigles font leur nid, j'ai savouré combien de force peut inspirer la possibilité du suicide. L'idée que tu puisses dire adieu à ce monde à n'importe quel moment, voilà qui rend la vie merveilleuse. "*Va de l'avant, ose encore, de toute façon personne ne peut t'obliger à vivre !*": on peut affronter tous les ennemis avec la voix obstinée d'un tel démon, parce que sur la pointe aiguisée de cette conscience s'effondre tout chantage.
Au bord d'un séduisant précipice, dans le vide absolu où disparaissent les fictions et où ne compte que ce qui est important, j'ai connu l'amour sans réserve.
En somme, pour des raisons que la raison ignore, l'optimiste avait gagné. J'ai ressenti l'euphorie la plus irrépressible lorsqu'une nuit, sous la pluie, une sorte de voix cosmique (mon Méphisto à moi) m'a proposé un deal: « *si tu renonce à tes idées, je te sors de cette forêt* ». L'euphorie, disais-je, je l'ai éprouvée en refusant cette offre. Rhétorique jusque dans le délire, pourrait penser quelqu'un. Quoi qu'il en soit, même nos hallucinations *révèlent qui nous sommes*. Cela pourrait sembler étrange, mais pour moi, la clandestinité est en grande partie contenue dans cette expérience. Le reste est un ensemble de détails. On ne se souvient vraiment que de ce qui nous a bouleversés.

[…]

ARRESTATION DU COMPAGNON APRÈS 7 ANS DE CAVALE

Le 8 août 2019, l'anarchiste Vincenzo Vecchi a été arrêté en France. Fugitif et recherché depuis 2012, à la suite d'une condamnation à 11 ans et 6 mois de prison prononcée pour des accusations (notamment de « dévastation et saccage ») relatives à l'époque de la révolte contre le sommet du G8 à Gênes en juillet 2001. Nous lui envoyons toute la force, le courage et la solidarité au-delà des murs de la prison. Nous publions ici une déclaration lue par Vincenzo au tribunal, en 2007, lors du procès dans lequel une vingtaine de personnes ont été accusées de révolte contre le G8. Cette déclaration a été faite il y a 12 ans mais elle prédit le développement de la répression étatique (si l'on regarde les procès du G20 à Hambourg et les actions policières en cours qui en découlent), cette analyse ne pourrait pas être plus actuelle. Nous voulons également partager une lettre personnelle de Vincenzo, qui a été diffusée récemment.

Déclaration à l'audience du 7 décembre 2007, au procès en première instance contre 25 inculpé.es pour la révolte contre le G8 de 2001 à Gênes :

Tout d'abord, une petite introduction : en tant qu'anarchiste, je pense que les concepts bourgeois de culpabilité et d'innocence sont totalement dépourvus de sens.

Ma décision de vouloir débattre dans un procès, à propos d'« actions délictueuses » dont on veut me tenir pour responsable, avec d'autres personnes, et surtout le fait

d'exprimer ici ma façon d'être et de voir les choses, pourrait être interprétée de manière erronée. Il me faut donc préciser que l'esprit dans lequel je fais cette déclaration, après des années de mise en scène médiatique des faits dont on débat ici, c'est la volonté qu'on entende aussi la voix des inculpés. Avec cette courte intervention, je ne cherche cependant pas des voies de fuite, ni des justifications ; pour moi ça serait absurde même si la Cour décidait que se révolter est légitime : ce n'est pas son rôle.

Lire ces éventements à partir d'un certain point de vue, avec un certain type de langage (celui de la bureaucratie et des tribunaux) ne signifie pas seulement les prendre en compte de manière partielle, mais signifie en déformer la portée, le positionnement historique, social et politique, cela signifie les dénaturer complètement, en dehors du contexte dans lequel ils ont eu lieu.

Ce qu'on me reproche dans ce procès, le délit de dévastation et saccage, comporte, selon le langage du Code pénal, qu'« une pluralité de personnes prend possession de façon in-discriminée d'un grand nombre d'objets, afin de provoquer la dévastation ». Pour ce type de délit on demande des condamnations très longues, cela malgré le fait qu'il ne s'agit pas d'actions particulièrement détestables ni de crimes odieux.

J'ai toujours assumé la pleine responsabilité et les éventuelles conséquences de mes actions, y compris ma présence dans la journée de mobilisation contre le G8, le 20 juillet 2001; et même plus, je me sens honoré d'avoir participé, en homme libre, à une action radicale collective, sans aucune structure hégémonique au dessus de moi. Et je n'étais pas seul : avec moi il y avait des centaines de milliers de personnes qui, chacune avec ses petits moyens, ont œuvré pour s'opposer à un ordre mondial fondé sur l'économie capitaliste, qui se nomme aujourd'hui néolibéralisme… la bien connue globalisation économique, qui se dresse sur la faim de milliards de personnes, empoisonne la planète, pousse des masses à l'exil pour après les déporter et les enfermer, invente des guerres, massacre des populations entières : c'est ça que j'appelle dévastation et saccage.

Avec cet grande expérience en plein air qui a été faite à Gênes (pendant les mois précédents et pendant les journées de cette kermesse de dévastateurs et saccageurs planétaires), que quelque ringard s'obstine encore à appeler gestion de l'ordre public, il y a eu un clivage : après Gênes rien ne sera plus comme avant, ni dans les rues, ni, encore moins, lors des procès pour d'éventuels débordements.

Avec des sentences de ce type, on ouvre la voie à un modus operandi qui deviendra une pratique normale dans de tels cas, c'est à dire frapper dans le tas des manifestants, pour faire peur à quiconque ose participer à une manifestation, un cortège, une démonstration… je ne crois pas que ce soit exagéré de parler de mesures préventives de terrorisme psychologique.

Je ne discuterai par contre pas, ici, du concept de violence, qui est-ce qui l'exerce et qui doit s'en défendre et ainsi de suite : cela non pas pour tenir une attitude ambiguë par rapport à l'utilisation ou pas de certains moyens, dans la lutte de classe, mais parce que je pense que ce lieu n'est pas adapté à tenir un débat qui est le patrimoine du mouvement subversif, dont je fais partie.

Salut, ceci est une lettre ouverte …

« Je m'appelle Vincenzo Vecchi, j'étais recherché depuis 2012 en Italie suite à une condamnation au tribunal de Gênes et de Milan, l'une en 2006 et l'autre en 2001, j'étais sous le coup de deux mandats d'arrêt européens. Ceux sont des policiers de la brigade des fugitifs qui m'ont arrêté et ce fut le capitaine de la BDF même qui me dit d'être plutôt satisfait de cette opération entre les organes de police des deux pays européens, structure dont – dixit le capitaine - la collaboration est apparemment de plus en plus rodée.

« C'est Interpol qui finance » me dit-il sur un ton confidentiel... Je pense, capitaine, qu'il n'y a rien de nouveau là-dedans... Je connais bien en quoi consistent les collaborations pour les « opérations de police » et c'est justement pour ça que je ne veux pas être extradé.

« La France, c'est mieux que l'Italie, monsieur ? » Juste pour être un peu plus clair, pour moi, il n'est pas question de faire une préférence entre les prisons d'un pays ou d'un autre. J'ai déjà expliqué, ailleurs, mon point de vue sur les prisons (et les États qui en sont le miroir comme le disait à juste titre quelqu'un) plus ou moins démocratiques. En gros, c'est pour ça, la raison pour laquelle j'ai déjà fait de la prison. Ils coopèrent entre eux sur des sujets tels que la « réglementation », l'accueil, la circulation des individus sur le sol européen (sujet donc qui me touche en première personne), sont capables d'accoucher des accords monstrueux tels que Frontex… Donnent des directives qui s'ajoutent chaque jour au chiffre déjà macabre des autres bateaux coulés en mer avec leur « cargaison de pauvres ». S'il on veut rester les « pieds sur terre », les opérations aux frontières de la Libye ou de la Tunisie ou manu militari on repousse ces même pauvres chez eux (en les concentrant dans des camps en passant) ?

Moi, j'appelle ça une guerre ; Voilà donc pourquoi je ne veux pas être extradé, c'est parce je ne veux pas me retrouver moi-même être la résultante d'une bonne (co)opération de police menée entre deux États alliés en temps de guerre... même si moi j'ai encore de la chance car j'ai encore les pieds au sec… Tout ça, j'aurais voulu le dire au capitaine, que moi je suis contre cette guerre, mais il été déjà occupé à faire des selfie sur selfie avec ses collègues de la BDF... et le portail de la prison s'ouvrait devant nous... »

août 2019